

Chose promise, chose due

Prédication sur Juges 11,29-40 et Matthieu 5,33-37 proposée par Nicolas Merminod (25 septembre 2022)

L'histoire de Jephté est simple: Dieu lui la victoire militaire et Jephté le remercie en lui sacrifiant sa fille. Nous pouvons voir cela comme une transaction: Dieu donne alors Jephté donne aussi. Et comme Dieu a donné une victoire éclatante, alors Jephté offre ce qu'il a de plus important. Comme je disais, l'histoire est simple. Simple mais problématique puisqu'il y a une fille qui meurt des mains de son père. En passant, je relève que le sacrifice est une initiative de Jephté; Dieu ne demande rien de tel. Si je lis ce récit comme un mythe, je le trouve intéressant et suis touché par la fatalité qui rattrape Jephté. Si je le lis au premier degré, je pense forcément à ma propre fille et considère Jephté comme un fou. Les deux lectures sont possibles et entraînent des interprétations bien différentes. Cependant, ces deux lectures ont en commun de nous faire passer à côté de l'essentiel du récit.

Quel est l'enjeu principal de ce récit? Spontanément, nous pouvons nous dire que c'est la question du sacrifice humain. Or, le texte biblique condamne fermement ceux-ci! Il n'y a pas de débat là-dessus (voire Dt 18,9-12 et Lv 20,2-5). Certains récits peuvent suggérer le contraire mais le sacrifice humain est toujours présenté négativement:

- En Gn 22, Dieu appelle Abraham à lui offrir Isaac en sacrifice mais il intervient finalement pour empêcher Abraham de tuer son fils; le sacrifice humain est donc évité.
- En 2R 3, le roi de Moab sacrifie son fils à son Dieu et son geste est couronné de succès puisque les Israélites arrêtent l'offensive; le message est ici que devant une telle horreur, Dieu et son peuple reculent.

Bien que la Bible connaisse la pratique des sacrifices humains, elle les condamne de façon claire: le Dieu d'Israël a les sacrifices humains en horreur! Cela rend notre récit très surprenant. Est-ce que Dieu se réjouit ici de recevoir ce sacrifice? Le silence du récit sur ce point est déstabilisant: aucune indication que Dieu se réjouit, aucune indication qu'il condamne. C'est comme s'il était absent, comme s'il avait accompli sa parole en donnant la victoire à Jephté puis qu'il s'était retiré. Cette lecture du Dieu absent est une piste intéressante; Jephté se retrouve donc seul dans le drame. Le récit multiplie les indications pour mobiliser nos émotions:

- Tout d'abord, il s'agit de sa fille et non d'un quelconque serviteur ou inconnu. Toute mort humaine nous choque mais le fait que ce soit *sa* fille renforce cette dimension.
- C'est sa unique; sa mort implique donc l'abandon de toute descendance.
- De plus, sa fille arrivant en dansant ce qui renforce l'horreur; elle se réjouit de la victoire de son père parce qu'il ignore ce que cela implique!
- Alors que Jephté se réjouissait de son retour dans la paix (v. 31), ce retour le plonge dans le trouble (v. 35).

Jephté revient vainqueur du champ de bataille mais il est envoyé à terre (v. 35: כרע) quand il réalise qu'il va tuer sa fille. À ce moment, peu importe la victoire militaire. Quelle saveur peut avoir une quelconque victoire si cela entraîne la mort de notre enfant? La dramaturgie est ici à son comble et je suppose que si la fille de Jephté reste anonyme, c'est uniquement pour limiter cette dramaturgie. Pour résumer, tout est mis en place pour dénoncer ce sacrifice, pour dire que c'est un drame et que cela ne réjouit pas Dieu et que cela choque les lecteurs!

Arrivé à ce point du récit, arrêtons-nous un instant: pourquoi ce drame? Parce que Jephté a trop parlé. Il a fait une promesse (v. 30), il a ouvert sa bouche devant Dieu et ne peut pas se dédire (v. 35). En réalité, le texte ne traite pas du sacrifice humain mais du poids de notre parole. L'attitude de Jephté est univoque: la mort de sa fille moins grave que le non-accomplissement de sa parole. Et l'attitude de sa fille est tout aussi univoque: sa mort est moins grave que le non-accomplissement de la parole de son père. En résumé, le malheur de Jephté n'est pas d'avoir sacrifié sa fille mais plutôt d'avoir trop parlé.

Est-ce que vous êtes touchés par cette tragédie? J'ose espérer que la réponse est positive. C'est une chose d'être touché par ce récit; c'en est une autre de nous laisser vraiment interpeler. Ce récit nous pose une question: quel est le poids de notre parole? Tant que notre parole est superficielle, alors c'est que l'histoire de la fille de Jephté n'a pas atteint son but. Je me rappelle que quand j'étais enfant, j'étais déçu que ma mère me fasse peu de promesses. Quand je le lui avais dit, elle m'avait répondu très simplement qu'elle ne promettait que des choses qu'elle était sûre de tenir. En grandissant, j'ai regretté que les politiciens n'aient pas le même fonctionnement. Et pour nous-mêmes, quel est le poids de notre parole? Quand nous prenons un engagement, nous partons du principe que nous le tiendrons, mais le faisons-nous toujours? Que ce soit des petites ou des grandes promesses, nous sommes bien conscient que certaines n'ont pas été réalisées, que nous n'avons pas toujours respecté notre propre parole. Aussi, mieux vaut ne pas trop parler.

Dans notre seconde lecture, Jésus lui-même nous appelle à limiter nos promesses ou même à ne pas en faire, simplement parce que nous ne sommes jamais sûrs de les respecter. Cela est illustré plus loin dans le récit: le drame de Pierre est qu'il a dit une parole qu'il est incapable de tenir (Mt 26,30-35.69-75). Sitôt qu'il y a une parole de trop, le malheur est inévitable, que la parole soit assumée comme pour Jephté ou qu'elle soit reniée comme pour Pierre. Les histoires sont différentes mais le ressort est identiques: ces personnages sont rattrapés par les promesses qu'ils ont faites. Aussi, la Bible nous appelle à une forme d'humilité et à une forme de confiance. Humilité parce que nous sommes conscients que notre parole n'a pas de valeur absolue et confiance parce que la parole de Dieu a réellement du poids; lui-même respecte ses promesses! Et encore, il y a des exceptions puisqu'il lui arrive de repousser les malheurs qu'il avait annoncés. Bien que nous connaissions la maxime « chose promise, chose due », nous nous donnons la liberté de revenir sur notre parole. Lorsqu'il s'agit de nous rappeler sa bienveillance, Dieu ne revient pas sur sa parole. Amen.

Éric Rommeluère, Les bouddhas naissent dans le feu.

Il nous faut également comprendre l'art de la lecture: une lecture vivante qui nous émeuve et nous bouleverse. L'érudition ne fait pas l'affaire. [...] Comprendons-le: tous les grands textes de sagesse vibrent d'une puissance qui les porte à nous convoquer personnellement. Leur grandeur tient dans leur pouvoir d'implication. Ils me parlent s'ils parlent encore de moi, de mon identité, de mes sentiments, de mes espoirs comme de mes désespoirs, par-delà l'éloignement de l'espace et du temps. Pour entendre tout ce que ces textes m'adressent, je dois m'engager dans une lecture vivante, jusqu'à me reconnaître pleinement dans leurs paroles. Et plus je les comprends, plus je me comprends moi-même.